



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

96 N° 10 1974

Les sciences humaines dans «la philosophie
des sciences sociales»

Jean-Dominique ROBERT (op)

p. 1067 - 1078

<https://www.nrt.be/it/articoli/les-sciences-humaines-dans-la-philosophie-des-sciences-sociales-1217>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Les sciences humaines

DANS « LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES SOCIALES »

Sous la direction de François Châtelet a paru une *Histoire de la philosophie* (Paris, Hachette, 1972-1973 ; cf. *NRT*, 1974, 293 ss), dont le volume sept s'intitule : *La philosophie des sciences sociales*. Celui-ci nous a semblé très révélateur, bon témoin de certaines positions actuelles dans les sciences de l'homme.

I. — Commençons par rapporter ici trois conclusions de l'ouvrage, exprimées par Fr. Ch., et qu'un bref compte rendu non signé qualifiait de « assez troublantes » !

Les voici : a) « L'idéal de la philosophie spéculative d'un savoir universel (ou absolu) — englobant métaphysique et sciences — ne résiste pas à la réalité ; du même coup, *l'idée même d'une raison unique et unifiante se retire* » ; b) L'espoir du positivisme s'effondre de la même manière. On ne peut se contenter d'une « sage collection de disciplines de classification, d'observation et d'expérimentation *administrant les faits et décidant, du coup, de la normalité des conduites* » ; c) « L'efficacité des sciences sociales est incontestable, *pourvu que celles-ci sachent se critiquer elles-mêmes et qu'elles mesurent, à chaque moment, la signification institutionnelle, c'est-à-dire politique, de leurs recherches* ». Il ne faut pas perdre de vue, en effet, les « questions que posent les sciences sociales aux sociétés qui les ont produites », ni le fait que ces sciences ont été produites par des sociétés qui en espéraient une « légitimation intellectuelle » ainsi qu'une « technique d'intégration » (p. 328, souligné par nous).

II. — De telles conclusions gagnent à être remises dans un ensemble de données historiques, fournies par Fr. Ch. dans un contexte spécifique, à savoir sa collaboration « Réflexion sur l'anthropologie » au volume *L'anthropologie* (Paris, Centre de Promotion de la Lecture, 1972, pp. 480-503).

1. « La philosophie anthropologique, écrit-il tout d'abord, commence lorsque l'homme — celui qui est censé dire ce qu'il en est de l'Être — prend la place de ce dont il parle, lorsque l'homme devient sujet-objet de la philosophie même » (p. 480). En d'autres termes : l'homme est « constitué comme thème fondamental de la spéculation », et, alors, le « fait anthropologique s'impose » (p. 481).

2. Conséquence : « la considération de l'homme définit le code à l'intérieur duquel s'échangent les phrases polémiques ». Et — chose capitale — la psychologie (dont le rôle est déterminant, précise Fr.

Ch.), la sociologie, l'anthropologie au sens large, les sciences historiques s'inscrivent dans cette optique. « Il n'est pas sûr que toutes y aient gagné, ajoute-t-il ; il est probable que plusieurs s'y sont définitivement perdues » (p. 481).

3. Il importe encore de rapporter plusieurs remarques de Fr. Ch.

Primo : « la sociologie, la psychologie, de nombreuses œuvres politiques se construisent dans une perspective où non seulement est dominante implicitement la notion de l'homme, mais encore où s'impose une certaine définition de cette notion, dont, finalement, Kant et Biran sont les initiateurs » (p. 486).

Secundo : le troisième « versant » de la philosophie anthropologique (et donc de son influence sur les sciences de l'homme), c'est Feuerbach et Marx (et leur postérité). Comme l'écrit en effet Fr. Ch. : « Dressons donc un bilan provisoire, en ce milieu du XIX^e siècle. La conception anthropologique, dans l'horizon duquel vont se développer les sciences dites humaines, a défini son champ qui est celui de l'humain : l'homme s'y donne comme écartelé entre trois pôles ; comme l'a vu Kant, il doit être sujet abstrait, principe formel de la connaissance et de l'action ; comme l'a décrit Maine de Biran, il est intériorité empirique, avide de dépassement ; comme l'a montré Feuerbach, il est (et il a) une réalité pratique. Désormais, la philosophie anthropologique va se construire en fonction de cette triple référence, l'accent étant mis tantôt sur un aspect, tantôt sur un autre... » (p. 489).

Tertio : à peine les sciences humaines cherchaient-elles à définir leur objet, leur statut, etc., que la « création » métaphysique s'en est emparée. Par exemple, « la spéculation réapparaît, avec toute sa force, dès le moment où s'institue un projet unificateur qui, comme tel, fait bon marché des pratiques scientifiques réelles et s'installe dans la perspective d'un discours englobant le tout de la réalité humaine » (p. 498).

Quarto : Enfin, affirmation capitale : « Depuis Maine de Biran, c'est toujours le même rêve qui se poursuit : il est comme le fantasme de cette société occidentale qui, ayant remplacé « purement et simplement » l'ordre de la force par celui du profit, la hiérarchie donnée par le mérite industriels, s'efforce de justifier, de toutes les manières, la place que l'homme doit prendre. L'homme, la science de l'homme, l'anthropologie philosophique, les diverses anthropologies à caractère scientifique (l'anthropologie physique, l'anthropologie sociale, les sociologies, les psychologies) s'installent comme justification et comme luxe. Comme jadis Dieu, l'homme est devenu le *n'importe quoi* que n'importe quelle idéologie investira de n'importe quelle qualité » (p. 502).

Quinto : « Aujourd'hui, la vérité de l'idéologie anthropologique — l'humanisme — est en question. Les développements récents de l'ethnologie, de la sociologie, de l'histoire même montrent que ces disciplines ont vu que leurs progrès scientifiques rendaient nécessaire l'abandon du privilège accordé au thème anthropologique même : l'homme... Une autre révolution copernicienne s'amorce » (p. 503).

III. — Revenant à présent à l'Avant-Propos du même Fr. Ch. au volume sept, déjà cité, de l'*Histoire de la philosophie*, épinglons quelques propos importants et précisons que nous laissons à l'auteur l'entière responsabilité de ses affirmations et des prises de position

« idéologiques » qui les sous-tendent souvent. Dans la partie finale d'un volume en cours de rédaction, et consacrée aux « conclusions » (dans la mesure où il sera possible d'en tirer ; et plusieurs seront dominées, pensons-nous, par un constat de « pluralisme »), nous aurons à faire le départ entre ce que nous croirons personnellement *acceptable* (ou simplement « convergent ») et ce qui restera « thèses » d'auteur !

1. Après avoir constaté que la philosophie ne possède plus d'unité comme « genre culturel » ; que les « pouvoirs » veulent en faire un substitut de la religion et lui enlever son « éventuelle force critique » ; qu'elle est contestée par les sciences physiques et « bouleversée par les révélations nietzschéennes, qui mettent en évidence la sottise et la contingence du Vrai, du Beau et du Bien... (sic) », Fr. Ch. fait remarquer que l'« exigence critique » cherche alors des « points d'appui. Elle compose avec l'esprit du temps, avec les impératifs de la société, avec l'ordre. Elle invente ainsi les sciences sociales (qu'on appelle aussi humaines) » (p. 13).

a) Il importe de le remarquer : « Au début, celles-ci sont positivistes : elles s'installent dans l'idée que, grâce à l'observation et à l'expérimentation, elles parviendront à assurer leur objectivité. En cette entreprise, elles ne réussissent guère. Et cela d'autant moins que les problèmes posés par la réalité sociale se compliquent » (*ibid.*).

b) En conséquence les sciences sociales (ou humaines) « refluent vers les problèmes philosophiques. Mais elles restent fascinées par les modèles de rationalité définis, jadis par la physique, naguère par la chimie, aujourd'hui par la biologie » (pp. 13-14).

2. Touchant la psychologie, Fr. Ch. poursuit alors en affirmant : « il est clair ... que la philosophie a échoué à rendre compte de l'individu, de ses actions, de son affectivité, de sa nature, de ses volontés. La psychologie d'observation et d'expérimentation s'engouffre en ce vide. Elle cherche des principes et des méthodes. Elle doit se rendre compte qu'elle a inventé une nouvelle entité : l'*homo psychologicus* qu'il est possible d'aborder par tant d'aspects — tous « réalistes », mais tous incertains — que finalement l'entité éclate et se dissout. Dès lors, la question initiale : qu'est-ce que l'homme pris dans son individualité, comme corps, comme élément de la société, comme langage ? se transforme en une interrogation institutionnelle : qu'est-ce que la psychologie ? qui est, à bon droit, psychologue ? quelle est sa fonction ? » (p. 14) !

3. S'il s'agit de la sociologie, Fr. Ch. dit que « là encore, le positivisme doit renoncer à ses illusions. La société n'est pas une « chose » simple. Les contradictions qui la déchirent se retrouvent, transposées, dans le discours du sociologue. A. Akoun établit que les sociologies, des constructions théoriques des fondateurs aux prétentions empiriques des administrateurs actuels, montrent toujours la même vacillation, d'une part, entre l'exigence théorique et la réclamation empirique, et, d'autre part, entre la volonté critique et le désir de conseiller le Prince » (p. 14).

4. Pour l'ethnologie, Fr. Ch. ajoute immédiatement : « Née de et avec la colonisation, elle est aux prises avec les mêmes difficultés » (*ibid.*).

5. Après avoir montré les difficultés inhérentes aux diverses disciplines dont il a jusqu'ici parlé, Fr. Ch. se prononce, en historien, sur sa propre discipline, en disant : « C'est le même trouble qui atteint l'histoire. J'ai dressé une biblio-

graphie qui, quoique limitée aux productions françaises, prouve la richesse, la profondeur, la diversité articulée des disciplines historiques depuis un siècle. Celles-ci ont montré, pratiquement, qu'elles forment une science, mais précisément, une science historique, liée à des conflits idéologiques, à des situations politiques, à des institutions, à des pratiques sociales. L'objectivité historienne est historique. Le temps est-il venu où, par une juste revanche, l'histoire, longtemps fascinée par le modèle des sciences de la nature, va apprendre à ces dernières qu'elles aussi sont historiques ? » (p. 15).

6. Le jugement relatif à la linguistique est, par contre, plus « réconfortant » : « la diversité de points de vue qu'elle élabore, nullement dommageable, est la preuve de sa vigueur et de son objectivité » (pp. 15-16).

7. Les appréciations générales de Fr. Ch., résumant en quelque sorte le volume dont il avait assumé la direction, sont reprises dans le détail, étoffées, appuyées d'argumentations, par les divers auteurs auxquels la présentation des « sciences humaines » avait été « confiée ».

IV. — *La psychologie* (pp. 17-108) a été traitée par Michel Bernard, auquel nous emprunterons ce jugement qui, malgré sa radicalité, nous paraît très fondé : « la psychologie scientifique est plus que centenaire et pourtant on s'interroge encore sur la nature et la valeur aussi bien épistémologique que culturelle de cette science » (p. 19).

1. Au fond la psychologie, pense M.B., est en proie à un dilemme qu'il exprime comme suit : « La reconnaissance comtienne de la valeur objective de la seule méthode d'observation externe conduit ainsi à un dilemme insurmontable : ou bien la psychologie entend maintenir sa spécificité épistémologique et bascule dès lors dans la métaphysique et le discours littéraire ; ou bien elle soumet son objet à la méthode positive et la voilà science de la nature et non plus science du sujet. En définitive, la psychologie se trouve soumise au critère d'une conception *a priori* de l'objectivité scientifique identifiée à une méthode. Il s'agit, selon l'heureuse expression de P. Greco, d'« un veto », « le veto du positivisme » opposé à toute prétention scientifique de la psychologie comme science du sujet. Or, ce veto a pesé sur toute l'histoire de la psychologie depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'à nos jours où il continue, malgré tout, mais d'une façon plus insidieuse et plus souterraine, à semer le doute sur la légitimité de la psychologie à figurer à l'empyrée des sciences, à côté des mathématiques et des sciences de la nature. Aussi est-on en droit de se demander, d'une part, comment, malgré ce veto, la psychologie a réussi néanmoins à conquérir son statut officiel de science et plus exactement de science humaine ; d'autre part, dans quelle mesure cette conquête est vraiment légitime » (pp. 23-24).

2. Il serait impossible de résumer ici la centaine de pages consacrée à la psychologie. Nous nous contenterons de certaines affirmations

dont l'importance ne peut échapper, et qui sont dans le droit fil de recherches sur la *spécificité propre* aux sciences de l'homme et à telle ou telle plus particulièrement (psychologie, psychanalyse, sociologie, ethnologie, linguistique).

Primo : il nous paraît capital de rapporter d'abord le texte où M.B. s'exprime comme suit : « la spécificité de la psychologie se trouve menacée par un double réductionnisme : le premier est opéré par l'impérialisme des sciences physicochimiques et biologiques, le second plus insidieux et subtil est l'œuvre, d'une part, de la critique permanente et nostalgique des philosophes qui entendent maintenir leur droit de regard dans l'étude du psychisme humain ; d'autre part, des psychanalystes et des sociologues qui estiment détenir la clef de ce même psychisme, situé pour les premiers dans l'inconscient, pour les seconds dans les rapports sociaux et, par conséquent, relevant en priorité de la communication verbale ou symbolique » (pp. 26-27).

Secundo : il importe « de dénoncer l'illusion de l'exigence d'une psychologie une et spécifique, établie une fois pour toutes et sans référence aux fluctuations de son histoire épistémologique et au psychologue lui-même comme sujet réfléchissant en relation avec autrui » (p. 54).

Tertio : conséquence de ce qui précède : « il n'est plus possible d'envisager le monopole de la juridiction d'une psychologie expérimentale s'exerçant dans une objectivité neutre et aseptisée sans référence à une pratique institutionnelle historiquement déterminée. C'est précisément le rôle de l'approche clinique d'être en quelque sorte « la mauvaise conscience » de l'approche objectivante pour la stimuler à reconnaître sa propre contradiction quand elle se veut totalisante » (p. 54-55).

Quarto : autre conséquence : « c'est pourquoi le psychologue ne peut être que dans « le malconfort » : il « n'est jamais dispensé, dit Greco, d'élucider sa propre problématique ». C'est cette élucidation permanente qui lui permet de renouveler son mode d'intelligibilité et par là, d'asseoir, de garantir davantage la spécificité de son travail. Ainsi la définition de la spécificité de la tâche du psychologue se trouve renvoyée au problème de la nature et de la valeur de l'explication qu'il forge » (p. 55).

3. Impossible d'entrer ici dans l'énoncé de la démonstration de M.B. Signalons seulement ces deux conclusions : *Primo* : « Ainsi, par l'originalité de sa démarche explicative, la psychologie réussit à la fois à assurer sa spécificité et à fonder sa valeur épistémologique » (p. 63) ; *secundo* : « La psychologie moderne n'oppose plus un sens subjectif du comportement à « comprendre » et des significations objectives seules susceptibles d'« explication ». En réalité, le seul sens digne d'être pris en considération est celui qui est révélé par l'explication, c'est-à-dire, d'une part, la détermination des relations constitutives de ce comportement (sa structure), d'autre part, celle de leur mode d'apparition et leurs transformations (leur genèse). C'est pourquoi aussi bien en psychologie expérimentale qu'en psychologie clinique, la préoccupation essentielle de l'homme de science est de mettre à jour cette double dimension synchronique et diachro-

nique, structurale et génétique, légale et causale de l'objet étudié » (p. 64).

4. Une section de l'exposé de M.B. s'intitule « La fonction culturelle de la psychologie et ses implications idéologiques » (pp. 82-106). Nous croyons utile de transcrire ici quelques propositions révélatrices.

Primo : « nous voudrions montrer maintenant que la science psychologique en tant que telle, par sa seule « image », indépendamment des techniques existantes ou promises, modifie la compréhension et le mode de fonctionnement de ces institutions » (p. 84).

Secundo : par sa seule « image », la psychologie agit. En quel sens ? C'est ce qu'exprime le texte suivant : « on a pu dire que l'emprise de cette image était telle que les individus se sentaient dépossédés de leur liberté, se croyant désormais soumis à des déterminismes, dont seul le psychologue compétent posséderait la clef. D'où le désarroi, l'angoisse et pour beaucoup la démission facile qui trouve en cette circonstance un alibi privilégié » (p. 85).

5. Les longs paragraphes consacrés aux discussions entre marxistes sur les rapports psychologie/marxisme et sur leur impact mutuel, sont très intéressants, sans cependant que nous puissions ici en rapporter tous les éléments. En voici quelques-uns d'importance.

a) Dans sa discussion avec le professeur Lucien Sève (auteur du gros volume : *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Ed. Sociales, 1969 ; 2^e éd. 1973), M.B. fait la remarque suivante : « toute la démarche de L. Sève postule la possibilité et même la nécessité d'une science de l'Homme, cette science étant conçue selon le même modèle épistémologique que toutes les autres puisque soumise aux mêmes lois explicatives du matérialisme dialectique ; et l'Homme, par ailleurs, apparaissant objet légitime d'investigation puisque réduit à « l'ensemble des rapports sociaux ». Autrement dit, cette thèse présuppose à la fois l'univocité de la rationalité scientifique et la réalité objective et, par conséquent, la validité de l'Homme comme objet scientifique. Or nous savons que ce double postulat a été contesté et même vigoureusement réfuté par M. Foucault dans *Les Mots et les Choses* » (pp. 100-101).

b) On sait suffisamment quelles sont les positions de Michel Foucault : « ce n'est pas l'homme, en tant qu'objet privilégié, qui confère aux sciences humaines (et particulièrement à la psychologie) sa *spécificité* [souligné par nous], mais la « disposition générale de l'épistémé » qui leur permet de constituer l'Homme comme leur objet » (p. 103 ss).

c) En fait, comme le signale M.B., la controverse qui oppose Sève et Foucault « repose entièrement sur le problème de la détermination du critère de la distinction entre science et idéologie. Si, pour Foucault, la psychologie moderne n'est et ne peut être ni une science, ni une idéologie, elle peut, par contre, pour Sève, devenir l'une ou l'autre, selon qu'elle prend pour objet d'étude la seule réalité valable, celle de l'individu concret, c'est-à-dire des rapports sociaux impliqués dans la praxis ; ou au contraire que, suivant la philosophie spéculative, elle identifie cet individu à un « psychisme », « conscience » ou/et inconscience, par lesquelles l'homme définirait sa spécificité. En ce sens et paradoxalement, L. Sève, par sa propre argumentation et à son insu, donne partiellement raison ou accrédite quelque peu la thèse de Foucault en soulignant la situation ambiguë,

l'instabilité essentielle du statut de la psychologie condamnée pour se prétendre science à se définir un objet et du même coup une réalité empruntée aux autres sciences, qu'elle ne peut que redoubler, si subtile ou complexe qu'en soit l'articulation. La psychologie se trouve ainsi enfermée dans une tension inévitable et permanente entre la volonté d'être un discours objectif autonome et spécifique sur une réalité authentique et le fait que cette réalité et ce discours renvoient à des modèles formels distincts et à des choix axiologiques sous-jacents dont le psychologue n'est jamais le maître » (p. 105).

6. En d'autres termes — et qui sont ceux de la conclusion finale de M.B. — : « la prétention scientifique de la psychologie dénonce sa pesanteur idéologique et son ambivalence : reconnaître cette ambivalence et dévoiler le mécanisme de cet ancrage idéologique devient dès lors la seule forme et la seule garantie de scientificité. C'est, selon nous, ce double mouvement de rupture et de décryptement qui définit la situation de la psychologie. Situation peu confortable, sans doute, mais, comme le dit D. Hameline à la suite de J. Florence, « le malconfort de la Psychologie n'est pas tant une situation provisoire que son statut original révélateur de sa « misère » congénitale, et particulièrement révélateur de la péripétie historique en quoi sa fondation a consisté (en note : « Misères de la psychologie », dans *Revue de Psychologie et de science de l'Education*, 1969, 4, 200-211) » (pp. 105-106).

V. - 1. C'est André Akoune qui s'est vu confier la section relative à la sociologie (pp. 109-137). Nous commencerons par ses remarques de type épistémologique.

Primo : Une question qui est une mise en cause : « Les sciences sociales sont-elles, à quelques exceptions près, ce qu'elles pensent être, ce qu'elles prétendent être, c'est-à-dire des sciences et non pas des techniques d'adaptation et de réadaptation sociales ? Ont-elles rompu — comme elles le croient — avec cette fonction idéologique et politique qui préside à leur origine : celle de comprendre la révolution industrielle et de lui fournir les instruments dont elle a besoin pour réduire les survivances de la vieille société ? » (p. 109).

Secundo : une première réponse : « Le rapport intime qu'aujourd'hui plus que jamais ces sciences entretiennent avec toute une série de moyens que la société se donne pour intégrer les agents sociaux à sa finalité semble hypothéquer leur prétention à la scientificité, et ce n'est pas l'utilisation du langage mathématique qui suffira à lever les difficultés » (*ibid.*).

Tertio : Se faisant « sciences » sur le modèle des sciences de la nature, il semble, à la fois, que : a. l'homme échappe à ce mode d'approche et que : b. « vouloir être fidèle à la spécificité de l'objet (homme) oblige à renoncer aux canons établis de la scientificité, quitte à présenter cet abandon comme provisoire » (p. 115).

Or, écrit A.A., il y a là une opposition qui est une « fausse opposition » ; laquelle a d'ailleurs été consacrée par toute une tradition épistémologique « sous la forme de l'angoissante alternative 'expliquer-comprendre' ». Ce qui, pense A.A., est une façon d'éviter la vraie question puisqu'on l'a réduite alors à

un simple « débat entre *méthodes* et non à un débat sur l'*objet*, c'est-à-dire sur la *théorie* » (p. 115, souligné par nous).

2. Si l'on ne veut pas éviter le fond de la question, il faut donc aller plus loin que le thème : « divergence de méthodes », et poser les questions capitales et cruciales qui suivent : « Le sociologue, discourant sur la société dans un langage qui a les apparences de la rigueur car il s'appuie sur un recueil « objectif » des faits, ne prolonge-t-il pas naïvement le vécu de l'homme ordinaire, ne donnant, en dernier ressort, qu'une cohésion symbolique aux pratiques des hommes dans la forme exigée par l'époque : celle de la grande industrie ? Répondre à ces questions oblige à demander : Quel est l'objet de la sociologie et y a-t-il un objet de la sociologie ? Quelles en sont les démarches ? Où en est sa 'révolution copernicienne' ? » (p. 117).

3. Mais comment donner une réponse à ces questions ?

a. Une première affirmation, pense A.A., s'impose. Elle est de Raymond Aron, qui a écrit : « La sociologie paraît être caractérisée par une perpétuelle recherche d'elle-même. Sur un point — et peut-être sur un seul, tous les sociologues sont d'accord : la difficulté de définir la sociologie ». « Cette difficulté, ajoute A.A., est celle de la définition de son objet » (p. 117). *Secundo* : un fait est évident : « l'inquiétude épistémologique » traverse tout l'effort théorique d'un Durkheim comme d'un Weber (p. 129). Voilà pour la sociologie d'hier !

b. Quant à celle d'aujourd'hui, à laquelle sont consacrées les pages finales de A.A., elles contiennent certains faits et leur appréciation.

Primo : « Que voyons-nous aujourd'hui ? Une accumulation de recherches empiriques, une multiplication d'objets restreints et de sociologies partielles, mais un recul de la tradition spéculative et théorique. Le souci de la positivité et de l'efficacité l'emporte sur l'idéologique explicite. Mais l'ambition de constituer un champ qui permette l'unification et la généralisation n'a pas disparu totalement. Peut-être faut-il cependant remarquer que cette ambition trouve son foyer d'abord dans l'ethnologie. Ainsi en est-il du fonctionnalisme, du structuralisme ou des recherches de dynamique sociale » (p. 129).

Secundo : « le souci de théorie (ou plutôt la recherche de grands principes permettant la synthèse) semble puiser sa force dans l'ethnologie. N'est-ce pas le signe de son illusion ? La société qu'étudie l'ethnologie a les apparences de la simplicité et la réalité d'une dimension restreinte. On peut donc croire qu'une approche holistique est possible et que le social peut être saisi dans l'unité du tout » (p. 130).

4. Poursuivant son exposé, A.A. indique encore les problèmes méthodologiques posés par le structuralisme et l'usage des mathématiques en sociologie. Il finit par affirmer ce qui suit, et qui nous paraît capital, touchant la scientificité qu'il est possible de concevoir pour la sociologie : une « scientificité » qui respecterait la « spécificité » même de son objet. Derrière les « difficultés méthodologiques, écrit-il, un autre débat s'impose que signalent et occultent en

même temps les alternatives du type « objectivité-subjectivité », « explication-compréhension ». Il s'agit de savoir comment le sociologue répond à la question du sens. Les phénomènes sociaux sont signifiants. Comment faire une science de faits signifiants ? » (pp. 135-136).

5. Plus capitales encore les prises de position par lesquelles A.A. entend répondre aux difficultés et aux questions accumulées au cours de son exposé. Et d'abord : comment « faire une science des faits signifiants ? » Réponse : « en récusant toute visée de compréhension, toute visée aussi d'interprétation, c'est-à-dire tout analogue d'une *herméneutique* » (p. 136, souligné par nous). En termes plus explicites : « la sociologie ne peut prétendre à la scientificité qu'en acceptant de n'être que ce que nous avons désigné par le terme de « socio-logique ». Le problème du sens ne peut être que celui des conditions et des formes de sa production. Il n'y a pas de question intérieure à la sphère de la signification qui puisse être « scientifique ». *Mais le sociologue ne peut échapper à la tentation de faire de son discours autre chose et plus* : l'acte par lequel les sociétés d'aujourd'hui prennent conscience d'elles-mêmes et de leur histoire. Il s'inscrit alors lui-même comme partie prenante dans les jeux et les joutes qui sont ceux du champ clos social » (p. 136).

6. Une fois de plus, nous retrouvons donc, sous le même mode lancinant, le problème de la « signification » et celui de l'articulation possible de la sociologie à une herméneutique. On vient de voir comment notre témoin prend parti : *la question de la signification n'est pas une question scientifique*. Il faut donc refuser en sociologie, dans l'intériorité même de son processus de recherche, toute espèce d'herméneutique. Et, puisque le sociologue, comme homme, ne peut en rester à son simple discours scientifique, il fera certes plus, mais, ce faisant, il « s'inscrira », pour reprendre les expressions de A.A., « comme partie prenante » d'un jeu et des « joutes » qui sont celles « du champ clos social » — avec les implications politiques qu'il comporte !

Un refus radical est ici opposé à toute volonté d'introduire à l'intérieur du champ de recherche sociologique le choix libre de l'homme qui fait la science. On est donc fort loin de la position défendue par Goldmann, pour qui ce « choix » est nécessaire et s'inscrit nécessairement à l'intérieur du processus de recherche, au cœur même du champ sociologique ; nécessité par où la « scientificité » de la sociologie et des sciences humaines se voit ainsi nettement caractérisée et spécifiée.

VI. — Pour ce qui touche à l'*ethnologie*, nous ne rapporterons ici que deux remarques du long exposé que lui consacre Louis-Vincent Thomas dans : « L'ethnologie, mystifications et démystifications » (pp. 138-209) : a. « cette discipline n'a de neutralité (apparente) qu'au seuil d'un discours qui se prétend scientifique ... en réalité, elle véhicule une idéologie (au niveau des concepts et sur le plan de la praxis) inséparable d'un contexte politique défini : colonialisme (puis néo-colonialisme) et anthropologie, malgré un rythme de développement propre, procèdent des mêmes sources » (pp. 146-147) ; b. « Depuis sa naissance, perfidement ou naïvement, malgré des travaux parfois d'une exceptionnelle qualité, l'ethnologie a vécu d'illusions. Il importe aujourd'hui qu'elle soit démystifiée, aussi bien dans ses intentions romantiques d'évasion que dans ses desseins pragmatiques (civiliser hier, aider ou développer aujourd'hui) ou dans ses visées prétendument scientifiques, explicatives et neutres... » (sic, p. 206).

VII. — Si l'on place la psychanalyse parmi les « sciences de l'homme » et que l'on veuille écouter un jugement porté sur elle par l'*Histoire de la philosophie* dont nous avons résumé jusqu'ici certaines grandes prises de position, il faudra recourir au huitième et dernier tome, *Le XX^e siècle*, 1973. Nous citerons uniquement un texte de François Châtelet pris aux conclusions finales du volume :

« A considérer le destin historique d'une « autre » illusion, la psychanalyse, écrit-il, on mesure l'importance prodigieuse du dégât : bâtie sur une métaphysique en ruine, sur une médecine positiviste et sur une esthétique traditionnelle, la doctrine freudienne a produit à la fois une conception révolutionnaire des rapports sociaux, un renouvellement foncier du rapport théorie/pratique, une institution répressive articulée sur l'ordre psychiatrique et une technique de normalisation sociale... La psychanalyse elle-même — pas plus que le marxisme philosophique — n'accepte facilement la faillite classique de la raison ; son développement s'en trouve hypothéqué » (pp. 338-339).

Nous ne pourrions en dire plus. Du strict point de vue épistémologique, en effet, le volume huit ne traite pas ex professo le problème de la *spécificité de la « scientificité »* (éventuelle) de la psychanalyse. L'article qui lui est consacré la considère d'ailleurs sous un biais particulier : « La théorie freudienne de la culture » (pp. 17-75).

VIII. — A part le cas de l'histoire (dont nous n'avons dit que deux mots et à laquelle François Châtelet consacre quelque trente pages — vol. 7, 210-241), nous venons donc de livrer au lecteur l'essentiel

du contenu d'un volume consacré aux « sciences sociales (ou humaines) ».

Pour terminer, nous renverrons encore le lecteur à l'exposé de « Questions de méthode » de Fr. Ch. (pp. 226-229), parce qu'il y traite de l'opposition : « explication »/« compréhension », en référence au statut épistémologique de l'histoire. Cette « opposition », on le sait, est rejetée par les uns, défendue par les autres ; bien que ces derniers soient en nette perte de vitesse et que l'on considère de plus en plus aujourd'hui que la dite opposition ne vient *en rien* dirimer la question de la spécificité des sciences de l'homme par rapport aux sciences de la nature.

IX. — Notre dernier coup d'œil sur les volumes de l'histoire de la philosophie dirigée par François Châtelet consistera à regarder avec lui en arrière, comme il le fait dans son *Avant-Propos* du volume huit.

Il y résume, si l'on peut dire, une des conclusions capitales du volume sept en disant de celui-ci : « *La philosophie des sciences sociales a montré que l'idée positiviste de neutralité, fondée sur l'observation, sur l'expérimentation n'est opérante en aucune des disciplines posées comme « sciences humaines », et n'est capable d'assurer le relais de cette philosophie qui n'en finit pas de mourir, de renaître, de s'agiter, et, du coup, peut-être, de retrouver son projet initial : discours de l'Etat et du contre-Etat dans l'Etat...* » (sic, souligné par nous, p. 13).

L'idée de la « non-neutralité » des sciences de l'homme est donc, une dernière fois, fortement affirmée, en même temps qu'allusion est faite à d'autres « thèses » de Fr. Ch. sur la mort et la survie de la philosophie — ce sous des formes diverses (voir son volume : *La philosophie des professeurs*, Paris, Grasset, 1970). Comme il le dit, toujours dans son *Avant-Propos*, et après avoir cité Freud, Russel, Wittgenstein, Heidegger, Merleau-Ponty, Sartre, Trotski, Mao Tsétoung, Saussure et Lévi-Strauss : « Aventuriers, sans aucun doute, tous ces penseurs » (p. 14) ! En tout cas, une chose est certaine : « La disparition de l'objet de la philosophie se traduit désormais par un éclatement du style philosophique. L'idée philosophique selon laquelle la philosophie allait mourir de consommation est décidément fautive. La « philosophie des professeurs » se maintient dans le sérieux et dans l'ennui avec l'appui de la psychologie et de la sociologie qui, ayant une fonction de régulation sociale, se développent » (pp. 14-15) !

Nous avons voulu citer ces textes de Fr. Ch. parce que, dans le retour en arrière et son « ouverture » sur le XX^e siècle, il enregistre, une fois de plus, et l'impossible neutralité des sciences de l'homme et la « survie » de la philosophie, dont il affirme qu'elle s'appuie sur la psychologie et la sociologie. Celles-ci ne peuvent donc être neutres puisqu'elles la servent !

Au terme d'un résumé souvent trop bref et trop allusif, et qui devrait inciter le lecteur à recourir au volume analysé, nous espérons, du moins, qu'il aura pu se rendre compte d'un fait essentiel : la remise en cause, aujourd'hui radicale dans certains milieux, des « sciences de l'homme ». Avec les différents collaborateurs, nous nous

sommes efforcé de faire ressortir de façon particulière les implications de type épistémologique, idéologique, philosophique et politique des disciplines envisagées.

1. Ce dont, au fond, il aura été le plus question, c'est du caractère de « scientificité » propre que l'on *pourrait* reconnaître à la psychologie, à la psychanalyse, à la sociologie, à l'ethnologie et à l'histoire.

2. Dans leur état actuel, on est dès lors amené à souligner aussi les évidentes collusions dont elles souffrent à l'égard de l'idéologie dominante du lieu socio-culturel où elles sont nées et se sont développées de manière d'autant plus ambiguë qu'elles se présentaient avec une radicale prétention de « neutralité » !

Or, il importe au premier chef que le théologien qui se veut au fait des « réalités contemporaines » sache bien, en se référant aux sciences de l'homme et dans ses essais plus ou moins heureux d'intégration d'éléments qui en proviennent, à quoi il s'expose : prendre des vessies idéologiques pour les lanternes de la scientificité la plus pure !

La valeur et l'authenticité des résultats et des conclusions ou propositions des sciences de l'homme dépendent en effet de leur degré même de scientificité, là où l'on peut exiger qu'il existe — ce qui n'est pas, loin de là, toujours le cas. D'immenses secteurs sont — et seront peut-être toujours — dominés par l'intrusion de « valeurs » et, par conséquent, par de l'*idéologique* ou du *philosophique*, lesquels — on le sait — sont « choix libres » !

Avant donc que le théologien n'accepte, en vue d'intégration ultérieure, des éléments dits « scientifiques », il faut qu'il sache vraiment de quoi il est question, du point de vue d'une « scientificité » véritable. Sinon, il continuera — comme il l'a fait trop souvent jusqu'ici — à accrocher au train de sa recherche ces éléments douteux qui la compromettent.

En terminant, renvoyons le lecteur aux collaborations de R. Thom, C. Castoriadis et Cl. Lefort au vol. 17 de l'*Encyclopaedia Universalis*, paru en novembre 1973. Ces textes contiennent des réflexions et mises en garde très éloquents et très révélatrices à l'égard d'un certain *mythe de la science* qui nous imprègne si bien tous que nous finissons par ne plus même nous en rendre compte !